

JOSÉ ALVES

**IL MANQUE UN DOIGT
DANS LA MAIN DE DIEU**

TOME 2



Edilivre

Un débat à l'Assemblée nationale

L'ensemble des organes et des institutions, chargés du maintien ou du rétablissement de l'ordre public, avait subi au fil des ans des modifications profondes. La police, administrative ou judiciaire, avait évolué en même temps que le sens des responsabilités des citoyens de Valleyland, ce qui s'était traduit par la fusion entre le ministère de la Justice et celui de l'Intérieur. Ces réformes successives qui résultaient de l'évolution des mentalités, engendraient un mouvement dialectique qui contribuait à faire évoluer ces mêmes mentalités dans le sens de l'intérêt général : une forme d'osmose s'était ainsi établie entre la police et les citoyens, de sorte que les policiers concevaient leurs obligations comme relevant davantage de la prévention que de la répression. En tant que policiers, ils jouaient, jour après jour, un rôle important dans la formation civique des habitants de la cité, notamment auprès des jeunes qui se voyaient rappeler leurs droits et leurs devoirs chaque fois que l'occasion l'exigeait. Au sein d'une institution qui les portait au-dessus d'eux-mêmes, ils avaient conscience d'avoir à représenter de manière exemplaire les valeurs communes à tous. De ce fait, nous trouvions normal de collaborer avec une police qui, loin d'être un corps étranger à la société civile, en donnait au contraire une image édifiante. L'idée que chaque citoyen était en charge de l'ordre et de la sécurité, conçus comme indispensables à l'exercice individuel de la liberté, avait peu à peu conduit la cité à concevoir un système où les policiers étaient élus, pour une durée limitée à dix ans. Pour pouvoir se présenter aux élections dans les arrondissements ou les communes, il fallait d'abord justifier d'une résidence d'au moins cinq ans dans la circonscription électorale choisie ; par ailleurs, les candidats devaient avoir les titres requis,

attestant qu'ils possédaient les qualités physiques, morales et intellectuelles nécessaires à l'exercice de leur fonction. Pour assister les élus pendant la durée de leur mandat, des fonctionnaires, recrutés sur concours, étaient chargés des tâches techniques et administratives, liées notamment aux décisions prises par les policiers ou par les juges. Ces mêmes fonctionnaires étaient soumis à des règles de mobilité qui les contraignaient à changer de secteur, au moins tous les cinq ans. Nous avons réussi, après deux siècles de réformes, à faire en sorte que les policiers se sentissent comme des poissons dans l'eau au sein d'une population qui portait sur eux un regard à la fois confiant et admiratif.

Les chiffres de la délinquance, grande ou petite, avaient baissé, ce qui avait pourtant engendré à l'Assemblée nationale un débat très vif. Un débat qui dépassait le clivage politique habituel et divisait les groupes parlementaires. Pour les uns, il fallait en profiter pour diminuer les effectifs de la police puisque la situation avait changé ; il était absurde de garder autant de policiers qu'à l'époque où les crimes et les délits nécessitaient des effectifs nombreux et variés, en particulier pour assurer un service de proximité efficace. Le sens des responsabilités civiques avait atteint un niveau suffisant pour qu'une baisse des effectifs fût envisageable sans risques pour l'ordre public. Les autres affirmaient au contraire qu'en touchant à la quantité, on affectait la qualité et qu'on courait le risque d'engendrer un processus régressif. Ils rappelaient que les policiers contribuaient sur le terrain, dans les actes publics de la vie quotidienne, à la formation civique, initiale et continue, de chacun d'entre nous. Le sens des responsabilités résultait d'une éducation et d'un apprentissage où devaient intervenir les parents, les enseignants, les juges et les policiers ; ce n'était jamais un acquis définitif, transmissible automatiquement de génération en génération, c'était l'œuvre continue de plusieurs acteurs, tous indispensables. Il suffirait qu'un seul des acteurs fit défaut pour que l'esprit de responsabilité connût une régression !

Ceux qui refusaient une réduction des effectifs avançaient un autre argument, notamment par l'intermédiaire de Paola Fortaleza, une élue de circonscription rurale, dont les discours à la tribune ne laissaient jamais l'auditoire indifférent. Pour ma part, je les enregistrais tous sur mon BMM ; cette femme qui s'était rendue célèbre par sa conduite libertaire et

libertine sur laquelle je reviendrai, nous étonnait par son anticonformisme, nous irritait par son esprit contestataire mais exerçait sur nous une fascination à laquelle il était difficile de résister. La même femme qui animait un parti politique marginal et minoritaire, hostile à nos institutions qu'elle jugeait sclérosées, était pourtant montée à la tribune pour soutenir un point de vue paradoxal, favorable au maintien des effectifs policiers :

– S'il est vrai que la délinquance a presque disparu, avait-elle dit, un autre problème a surgi, celui du comportement marginal d'une partie des jeunes scolarisés, étudiants et lycéens qui rejettent le système scolaire en affirmant qu'ils refusent un dressage ou un gavage qui se prolonge jusqu'à la quarantaine ; ils revendiquent une marge de liberté plus grande dans leur éducation, sans savoir précisément quel contenu lui donner. Là est la question : ils savent à peu près ce qu'ils ne veulent pas mais sans savoir clairement ce qu'ils veulent. Les plus conscients revendiquent le droit de faire un apprentissage de la vie, non programmé à l'avance, mais simplement déterminé par la ligne de pente de chacun d'entre eux. Ils ne veulent plus être enfermés dans une salle de classe plusieurs heures par jour, mais avoir la possibilité d'être surtout des apprentis de la vie, plutôt que des étudiants ou des lycéens ; ils se plaignent de voir leurs responsabilités limitées à cause de ce statut infantilisant, bien que l'âge de la majorité légale ait été fixé à seize ans. Un statut qui infantilise aussi les enseignants parce qu'ils passent l'essentiel de leur temps avec des êtres immatures !

Notre jeunesse veut vivre et faire des expériences de vie hors les murs, sans attendre d'avoir quarante ans pour devenir des citoyens à part entière.

Un député, partisan de la baisse des effectifs de la police, interrompit Paola, sans se soucier d'obtenir au préalable l'autorisation du président de l'assemblée ; connu pour la fréquence de ses interventions intempestives et pour son manque de respect à l'égard des usages, il avait été surnommé Gladiateur.

– Mais c'est la conséquence d'une longévité accrue jusqu'à deux cents ans !

– L'allongement de la durée de vie jusqu'à deux cents ans et bientôt davantage, répondit Paola, est certes à l'origine de l'allongement automatique de la scolarité et de la formation jusqu'à quarante ans, mais cela tient à ce que la cité est encore tributaire d'une conception qui remonte

en grande partie à la Seconde Antiquité. La question n'est plus d'acquérir des connaissances, entre des murs qui coupent les élèves et les maîtres des réalités de la vie, mais d'acquérir un bon jugement et une sagesse que seule des expériences existentielles, multiples et variées, peuvent donner. Pour ce qui est du savoir et même du savoir-faire, les robots pensants sont déjà supérieurs à nous ; inutile donc de chercher à rivaliser avec eux.

Paola fit une pause oratoire ; puis, avec un sourire malicieux et un ton ironique, s'adressa nommément à Gladiator pour lui rappeler ce que chacun savait : Kasparov, champion du monde des échecs, venait d'être battu facilement par un robot dont le logiciel n'était pourtant pas très sophistiqué...

– En revanche, poursuit Paola, la population scolaire de plus de seize ans, étudiants et lycéens notamment, aspire à un savoir-être, pour que l'âge de la majorité légale puisse coïncider avec celui de la majorité citoyenne. Pour se sentir supérieurs aux robots, ils ont besoin d'acquérir un esprit de sagesse et un bon jugement que seule l'expérience de la vie peut leur donner, en assumant les risques qu'elle comporte, risques par ailleurs limités dans une société comme la nôtre.

– Je te vois venir, dit Gladiator sur un ton agacé. Tu voudrais que les policiers deviennent les éducateurs d'une jeunesse livrée à elle-même au sein de l'espace public. Ils n'ont pas vocation à être des nounous pour éléments anarchisants, déconnectés des valeurs de la cité !

Sans se laisser démonter, après avoir esquissé un sourire à la fois amusé et indulgent, Paola continua son discours d'une voix posée :

– Pour le moment, seule une petite minorité traduit sa frustration par un comportement anti-social : absentéisme chronique dans les établissements d'enseignement, agressions physiques ou verbales contre les enseignants, actes de vandalisme contre les bâtiments publics, excursions sauvages dans les monts Tian-Shan, agressions contre les robots chargés de la voirie et des espaces verts, mais aussi farniente et sexualité de groupe sur les plages du Nyaraganga où certains vivent sous la tente et prétendent retrouver un mode de vie primitif, prostitution occasionnelle par provocation, refus de se laisser soigner en cas de maladie en prétextant qu'il faut laisser faire la nature et que le médicament est un produit artificiel. De nouvelles tâches incomberont

donc aux policiers ; il leur faudra beaucoup de perspicacité pour encadrer ces jeunes déviants afin qu'ils expriment leur marginalité sans nuire à autrui. Cette déviance doit d'autant plus nous préoccuper qu'elle ne repose sur rien de matériel et ne tient pas aux carences d'une situation économique et sociale défavorable. Les forces productives de notre cité se sont en effet développées au point de pouvoir satisfaire les besoins de tous, quels que soient par ailleurs les mérites de chacun...

Nouvelle interruption de Gladiator :

– Je souhaite bien du plaisir aux policiers. Comment feront-ils pour faire la différence entre ceux qui sont marginaux par anticonformisme, ceux qui le sont par vandalisme et ceux qui le sont par banditisme ?

Sans se troubler, Paola répondit avec son flegme habituel :

– Tâche difficile en effet que celle qui consistera à circonscrire les effets pervers et négatifs de la marginalité, sans pour autant la réprimer en vue de la faire disparaître, car la marginalité d'aujourd'hui annonce peut-être la normalité de demain, même si elle se cherche, même si elle s'exprime par des pratiques sociales aberrantes.

– Je rêve, s'exclama Gladiator. Tu es en train de nous dire qu'il faut encourager la marginalité ?

– Permettre l'expression de la marginalité, c'est se donner la possibilité de connaître les symptômes d'un mal-être qui touche aujourd'hui tous les jeunes scolarisés. Cette minorité, brouillonne dans son action et débile dans sa réflexion, traduit inconsciemment la frustration ressentie par une majorité silencieuse ; même quand elle supporte de se voir enfermée entre quatre murs, à longueur de journée, mois après mois, année après année, cette majorité éprouve de la sympathie pour les révoltés ; elle est tentée par diverses formes de résistance passive.

Gladiator, excédé, se leva pour crier :

– On veut un exemple ! Un exemple de marginalité positive !

– La supériorité des régimes démocratiques tient à leur souplesse et à leur capacité d'intégration de nouveaux éléments issus de la marginalité scientifique, artistique, économique, sociale et politique, répondit Paola ;

c'est grâce à son esprit d'ouverture que la démocratie peut récupérer le potentiel novateur des marginalités et des minorités.

– Donne-nous un exemple !

– J'y viens... Nous avons tous en mémoire la lutte des végétariens ; il leur a fallu supporter pendant des décennies les moqueries et la discrimination quand ils réclamaient d'avoir des menus sans viande ni poisson dans les restaurants publics ou privés. Ils étaient tournés en dérision et même maltraités par les forces de police lorsqu'ils manifestaient dans les rues en bloquant la circulation ou quand ils occupaient les abattoirs en criant des slogans comme « Arrêtez le massacre ! Ce sont des êtres vivants comme nous ». Quand ils disaient que nous pratiquions un cannibalisme civilisé et que nous devons adopter un nouveau contrat social pour que les animaux et la nature aient des droits reconnus, peu de gens les prenaient au sérieux. Certains, plus radicaux que les autres, ont même incendié un abattoir au centre de la ville ; un jour, ils ont libéré tous les veaux destinés à l'abattage en prenant leur place dans l'enclos de la mort qui leur était réservé !

Aujourd'hui, nous sommes tous végétariens et nous avons du mal à comprendre comment nos aïeux ont pu se nourrir en mangeant des animaux.

Chers concitoyens, il faut considérer la marginalité comme un symptôme qui nous amènera un jour à faire les réformes appropriées pour éviter le vieillissement et la sclérose de nos institutions. Il faut qu'un jour la population scolaire devienne une population active, en situation de responsabilité à partir de seize ans.

– Plus facile à dire qu'à faire ! s'exclama Gladiator.

– Il nous faudra inventer un autre type de formation où chacun sera étudiant ou apprenti : c'est une thèse qu'un de nos plus brillants chirurgiens vient de soutenir avec brio pour l'obtention de son doctorat en médecine ; nous devons innover pour que chacun puisse apprendre autant à l'école de la vie qu'au sein des établissements scolaires. Chargés de transmettre un savoir formaté, dans un monde clos et aseptisé, les enseignants d'aujourd'hui se découragent devant des élèves moins motivés qu'autrefois. Ils sont de plus en plus souvent victimes d'agressions irrationnelles ; si ces agressions ne sont ni raisonnables ni raisonnées, si elles ne sont pas fondées en raison, elles ont

pourtant des raisons d'être : je veux dire... qu'elles ont des causes qui relèvent d'une frustration profonde, sur laquelle nous devons nous interroger en vue de proposer une réforme du système éducatif. A l'heure actuelle, faute de savoir ce qu'elle veut, cette minorité sait vaguement ce qu'elle ne veut pas ; faute d'avoir des ennemis clairement identifiés, elle s'en prend aussi bien aux enseignants qu'au mobilier de la classe !

Dans ce contexte, les policiers auront à jouer, dans l'espace existentiel public, un rôle aussi important que les enseignants dans l'espace artificiel d'une salle de classe ou d'un amphi.

Gladiator n'était pas convaincu : la ligne de partage entre le bon grain et l'ivraie n'était pas simple. Comment feraient les policiers pour faire la différence entre une marginalité créative qui enfanterait le progrès, et la marginalité négative des voyous, des voleurs, des assassins, et des criminels en général ? Du point de vue politique, Cleveland lui-même qui se réclamait d'une idéologie totalitaire, n'était-il pas un marginal ? Est-ce que la cité aurait dû faire preuve d'indulgence et de compréhension à son égard ?

Paola répondit calmement que la difficulté était bien réelle ; le marginal était dans tous les cas celui qui dérangeait, avec ou sans raison. Mais elle était sûre d'une chose : sans mesures réformatrices et sans accompagnement socio-culturel, la répression pouvait aggraver le péril au lieu de le conjurer et précipiter une radicalisation dangereuse des comportements sociaux. Quant aux criminels de tous ordres, il était assez facile de réussir à les identifier pour une raison simple. Bien loin de vouloir modifier le système, ils cherchaient au contraire à le garder en l'état pour en tirer profit. Les bandits étaient par essence des ultra-conservateurs :

- Prenons le cas des voleurs, dit Paola ; ils ne revendiquent pas une société où le vol serait permis, parce qu'une société de voleurs serait contraire à leur intérêt : une concurrence généralisée leur rendrait la vie impossible ; ils veulent bien voler les autres mais ils ne veulent pas être volés ! Etre voleur dans un monde de voleurs où l'on vole autant qu'on est volé, ça ne les intéresse pas ! Pour eux, plus il y a d'honnêtes gens et mieux ça vaut ! Ils tiennent donc à la stabilité sociale, aux valeurs morales, à la solidité des institutions : le désordre et l'anarchie seraient plus dangereux pour eux que

les forces de l'ordre d'un pays bien gouverné. En réalité, ils sont persuadés que la police n'est pas gênante pour des professionnels comme eux, parce qu'ils se croient plus malins que la police. Ils vont même jusqu'à penser qu'il faut des policiers pour éliminer les délinquants sans envergure qui pourraient les gêner dans leurs activités. Les bandits placent souvent leurs enfants dans des établissements scolaires réputés pour leur sévérité, leur éducation rigide et leurs exigences morales traditionnelles. Ils cherchent à mettre leurs proches à l'abri de la délinquance qu'ils pratiquent eux-mêmes. Par ailleurs, vous savez tous et Gladiator le sait aussi, que le banditisme est devenu insignifiant dans notre pays et que ce n'est donc pas lui qui pose problème par rapport aux marginaux.

– Mais ce n'est pas le cas de Cleveland et de ses partisans !

Quant à Cleveland et à ses sympathisants, partisans d'une dictature totalitaire, la réponse de Paola était simple : ils constituaient certes une minorité mais une minorité criminelle qui aspirait à une domination sans partage ; en refusant toute liberté et donc la possibilité d'une opposition appelée à jouer un rôle dynamique, cette dictature détruirait toute forme de vie et de créativité. Il ne resterait en chacun de nous que du mécanique plaqué sur du vivant par une pensée unique !

Avant de terminer un discours qu'elle donnait l'impression d'avoir improvisé tant il paraissait naturel, Paola fit une pause oratoire, destinée à souligner sa conclusion. Tous les regards étaient tournés vers cette femme exceptionnelle qui avait réussi à fixer notre attention en tenant des propos qu'on n'attendait pas chez une libertaire ennemie des institutions et donc de la police, mais surtout en le faisant sur un ton si sensuel que chaque mot, dans sa bouche, devenait une friandise. Le visage tour à tour grave et souriant, en nous regardant comme si elle faisait une déclaration amoureuse, en savourant chacun des mots qu'elle prononçait, elle parlait d'une voix si chaude et si langoureuse que nous l'aurions écoutée même si elle s'était contentée de nous lire les articles du Code civil :

– En résumé, pour répondre à Gladiator, la frontière entre les criminels et les marginaux est assez évidente, même s'il faut la chercher dans la pratique ; on peut avancer un critère de distinction : chez les uns, il y a un désir de changement, une forme plus ou moins claire de contestation et de critique de la

société, voire une négation sociale, un refus du pouvoir et des valeurs officielles, une quête du plaisir et du désir, libérés des cadres intellectuels et moraux ; une pulsion qui recherche un mode de vie élémentaire, sans obligations ni contraintes.

Chez les autres, il y a au contraire la volonté de parasiter une société qui doit rester stable dans ses valeurs et ses institutions pour que leurs activités criminelles soient vraiment profitables. A vrai dire, ce ne sont pas des marginaux mais des parasites ! En tant que tels, quand ils sont intelligents, ils veillent à ne pas détruire le support qui les fait vivre.

- Concrètement, que proposes-tu ? dit Gladiator sur un ton agressif.

- Qu'on ne traite pas de la même façon les marginaux et les parasites ! Les marginaux méritent une attention particulière de la part des policiers, parce que les phénomènes de marginalisation nous alertent souvent sur le vieillissement de notre système politique et social. Il faut protéger et valoriser les marginalités et les minorités pour canaliser leur potentiel novateur ; un jour, il deviendra possible de procéder à l'assimilation critique de ce potentiel, afin de rajeunir notre système. N'oublions pas que de nombreuses inventions et créations artistiques sont nées de la marginalité scientifique, sociale, économique et politique, voire religieuse...

Pour toutes ces raisons, je propose donc que l'on maintienne les effectifs de police, sous réserve que l'on donne aux policiers des responsabilités nouvelles ; je voterai donc pour le maintien des effectifs actuels et j'invite chacun à faire comme moi ! Merci de votre attention.

Bien qu'appartenant à un groupe minoritaire à la chambre des députés et malgré des propos déconcertants, Paola réussit à rassembler une majorité favorable à son point de vue. Le maintien des effectifs fut donc voté et le statut des policiers modifié pour y intégrer une autre façon de considérer la marginalité.

Quelques mois plus tard, on apprenait qu'elle avait été élue commissaire de police principal à Groundcity et affectée plus spécialement au secteur où avait vécu Ipanema avant son décès ; en conséquence, elle renonçait à la députation au profit de la personne qui serait élue pour la remplacer. Ses nouvelles fonctions l'amenaient à superviser l'enquête sur le décès d'Ipanema dont le caractère suspect ne faisait pour beaucoup aucun doute.

Paola Fortaleza, fille du vent et des choses fugitives

A l'origine, la diversité ethnique, raciale et culturelle de Valleyland en faisait une nation arc-en-ciel où les communautés restaient pourtant distinctes et séparées. Peu à peu, cette pluralité avait perdu sa visibilité communautaire, en prenant une autre forme de visibilité, devenue singulière au lieu de collective. C'était à titre personnel que chacun de nous en était arrivé à porter les traces des différences originelles, selon une gamme plus ou moins étendue concernant la couleur de la peau, celle des yeux et des cheveux, la morphologie du visage, les inflexions de la voix, les mimiques, la gestualité et d'une manière générale l'ensemble des traits physiques de chaque individu. Ce métissage généralisé avait été voulu dès la fondation de la cité par les Pères Fondateurs qui en avaient fait un objectif prioritaire, si bien que la pluralité ethnique avait cessé d'être communautaire pour devenir personnelle. L'écrivain le plus célèbre de la cité avait résumé l'évolution en écrivant que chaque homme était une race où l'on pouvait lire à livre ouvert l'histoire et la sociologie de notre pays.

S'il est vrai que les discriminations et les injustices, dues aux hommes ou à la nature, étaient pour la plupart en voie de disparition et avec elles les infirmités, les maladies physiques ou mentales, le vieillissement et les inégalités sociales, s'il est vrai que l'évolution de notre société avait créé une sorte d'uniformité des types humains, cette uniformité n'avait fait que supprimer ou réduire peu à peu une diversité négative. La volonté politique à l'œuvre depuis les origines, jointe aux progrès scientifiques et au développement des forces productives, avait conservé autrement la diversité d'autrefois, désormais renouvelée et intégrée dans le patrimoine anthropologique de chaque citoyen.

Paola Fortaleza était fascinante : elle incarnait à la perfection le métissage dont notre cité était si fière ; sa peau était d'un noir si lisse et si luisant qu'elle paraissait claire, ses cheveux longs et pourtant frisés, d'un blond vénitien, qui s'éclairaient de lueurs fauves quand elle remuait la tête, lui tombaient en abondance sur des épaules rondes et bien en chair... Sur les tempes, des cheveux follets qui semblaient s'allumer comme des feux de brindilles, des lèvres charnues qui paraissaient fines tellement elles étaient bien ourlées et qui laissaient voir des dents d'une blancheur éclatante. Des yeux longs, minces, fendus qui ne s'ouvraient jamais tout à fait, juste assez pour laisser filtrer un regard d'un bleu intense, aussitôt voilé par des paupières lourdes ; des pupilles noires, rondes et dilatées qui luisaient au milieu de ses yeux bleus, un regard qui paraissait se perdre dans des rêves inassouvis.

Son nez fin et retroussé faisait sourire son visage, le menton un peu saillant lui donnait un air moqueur mais ses yeux, ses pupilles et son regard étrange contrastaient avec cette apparence espiègle ; ils laissaient entrevoir une vie peu ordinaire. Elle avait le sourire facile mais ce sourire semblait la rendre plus lointaine et renforcer le mystère qui tenait à son regard.

Avant que Lucia, au cours de notre deuxième année d'université, n'intervînt dans notre vie et ne s'y imposât de manière exclusive, avec une facilité qui nous surprit nous-mêmes, Jorge et moi avions fait la connaissance de Paola, dès la première année ; elle jouait de son charme comme d'un éventail, qu'elle ouvrait ou refermait, selon les hommes qui lui plaisaient, et nous lui plaisions, comme beaucoup d'autres, car elle passait pour une mangeuse d'hommes et parfois de femmes. De ses jambes longues et minces, faites pour étreindre comme des lianes, de ses bras souples et gracieux, faits pour enlacer, de son visage tantôt grave et tantôt gai, de son esprit plein d'une verve à la fois familière et imprévue, il émanait une force de séduction irrésistible. Quand elle remontait lentement les allées de l'amphithéâtre où nous suivions les cours magistraux, on oubliait le professeur : c'était elle qui fixait l'attention comme une héroïne de roman ou de film de science-fiction, ou comme la figure d'une gravure de mode.

C'était un bouquet vivant qu'on avait envie de respirer en y plongeant la tête : visage frais, démarche droite et fière malgré le léger déhanchement de

sa taille élancée, allure hautaine rendue pourtant sensuelle et troublante par la courbe accentuée des reins, par des épaules larges et des seins épanouis, par sa poitrine d'un noir brillant sous une chemise rouge, largement ouverte. Elle portait le plus souvent une minijupe de mousseline multicolore qui découvrait des cuisses fermes de sportive accomplie et qui flottait comme un étendard de ralliement sur des hanches assez pleines pour paraître accueillantes, mais sans nuire à la finesse de la silhouette. Certains jours, à la saison sèche, une guirlande de gouttes de sang entourait sa taille, des fleurs rouges d'amaryllis ornaient sa chevelure et un collier de liane à lait pendait à son cou.

Sa beauté, rehaussée par un métissage exemplaire, n'aurait pas suffi à expliquer, à elle seule, l'attrait qu'elle exerçait sur la plupart d'entre nous, étudiants ou étudiantes. Sa réputation sulfureuse de libertine et de libertaire, sa conduite provocante, le fait d'afficher sans complexe une morale de la quantité alors que la cité prônait une morale de la qualité, tout cela contribuait à éveiller un intérêt trouble et ambigu mais toujours passionné. Que ce fût pour condamner sa conduite et en souligner les dangers, ou pour la juger avec indulgence, personne ne restait indifférent à la singularité de Paola.

Elle était libertine ; elle marquait son indépendance à l'égard des valeurs de la cité, en menant une vie dont le désordre amoureux était un défi presque quotidien à notre morale de la volupté, conçue comme inséparable de l'intériorité, de l'intimité et de la recherche d'un bonheur personnel, jugé inséparable du bonheur de tous. Elle affichait, avec un panache qui allait jusqu'à l'exhibitionnisme, une marginalité qui se moquait des principes dont se réclamait Valleyland depuis des lustres. Un jour, nous avons été étonnés de voir qu'elle suivait les cours en restant debout la plupart du temps. Quand le professeur lui demanda la raison de cette attitude, elle lui dit sur un ton faussement navré :

Je ne peux pas faire autrement... J'ai mal aux fesses quand je m'assois parce que... Je n'en dirai pas plus !

Quand elle ajouta que seule la pudeur l'empêchait de s'expliquer, tout le monde éclata de rire ! Etant donné sa réputation, chacun savait à quoi s'en

tenir ; ses actes et ses discours montraient chaque jour que la pudeur était le cadet de ses soucis quand il s'agissait de sexualité...

Paola multipliait les expériences amoureuses en multipliant les partenaires qu'elle n'avait aucun mal à séduire et qui constataient avec surprise qu'ils avaient eu rendez-vous le même jour, sur les plages du Nyaraganga, selon un horaire différent qui échelonnait les rapports amoureux de demi-heure en demi-heure. Ils se disaient encore plus surpris quand elle leur imposait de faire l'amour en silence, refusant les caresses et les baisers. Elle se vantait d'avoir une sensibilité sexuelle si forte qu'il lui suffisait de quelques minutes de pénétration vaginale pour parvenir à l'orgasme, sans préliminaires d'aucune sorte. Comme elle jouissait souvent avant qu'ils n'eussent le temps de le faire eux-mêmes, elle acceptait à contrecœur de prolonger l'échange pendant quelques instants selon des délais qui variaient selon son humeur mais qui étaient toujours très courts ; et tant pis pour celui qui n'arrivait pas à ses fins ! Puis elle repoussait son amant doucement mais fermement, tout en lui déclarant que c'était fini, qu'elle reprendrait contact quand elle en aurait envie et qu'elle allait prendre une douche avant d'accueillir le partenaire suivant...

Après avoir consommé ses cinq ou six amants de la journée, avec frénésie, comme si le temps de vivre lui était compté, elle s'en débarrassait comme s'il s'agissait de serviettes jetables. Malgré la révolte qu'ils ressentaient à être traités comme des objets sexuels, ils n'osaient pas protester tant le respect de la liberté individuelle était ancré en chacun de nous. Ils devaient admettre qu'ils n'étaient pas contraints de se soumettre aux caprices de Paola, qu'elle était libre d'accorder ses faveurs comme elle le voulait. Notre culture faisait du respect de la liberté individuelle un absolu et ils respectaient donc ses exigences, même s'ils les jugeaient capricieuses et frustrantes. Malgré les circonstances, il ne leur serait même pas venu à l'esprit d'insister pour obtenir des rapports plus longs et plus satisfaisants. Beaucoup se disaient cependant choqués par sa conduite tout en se sentant coupables d'avoir accepté de faire l'amour d'une façon si contraire aux valeurs érotiques de la cité, mais ils ne pouvaient plus se passer des faveurs de Paola et attendaient avec anxiété d'être à nouveau remarqués par elle, puis de figurer à nouveau sur la liste des amants d'un jour. Après la frustration, voire l'humiliation, ressenties dès le premier

rapport, certains trouvaient pourtant la force d'échapper à l'asservissement de cette femme fatale : ils refusaient toute nouvelle proposition mais ils n'en restaient pas moins prisonniers du souvenir de Paola. Ils se disaient partout poursuivis par sa présence imaginaire ; dans leur esprit, défilaient les images obsédantes de son corps magnifique étendu sur la plage : ses cuisses ouvertes en plein soleil, sa chevelure blonde confondue avec le sable blond, ses seins luisants pointés vers le ciel. Ils ne pouvaient oublier son ardeur frénétique, les secousses rapides et nerveuses de son ventre, les remous de ses reins, puis sa jouissance fulgurante alors qu'ils venaient à peine de la pénétrer. Après un contact, conçu pour être purement physique, bref comme un éclair d'orage, ils restaient surtout hantés par ses lèvres closes, par son refus du plus petit baiser, de la moindre caresse et finalement par ses bras qui les repoussaient. En eux avait longtemps brûlé un désir inassouvi qui, par moments, les faisait encore souffrir ; il leur arrivait de faire de longues promenades sur les bords du Nyaraganga avec l'espoir de se débarrasser de ce désir en regardant couler les eaux d'un fleuve qui les avait bercés depuis l'enfance et auquel ils demandaient secrètement de bercer leur douleur. Mais le bien entrevu, l'idéal qu'ils avaient cru un instant à leur portée, sans être jamais atteint, continuait de vivre en eux et de les torturer, chaque fois qu'un mot, un parfum ou un événement réveillaient la cicatrice, en cristallisant des images de Paola sous la forme d'un être insaisissable. Bien qu'il eût été plus favorisé que les autres puisque sa liaison avec Paola avait duré un mois, au grand étonnement de tous, Jorge avait beaucoup souffert de la rupture qu'elle lui avait imposée :

- Je sens, lui avait-elle dit au bout d'un mois, que je vais tomber amoureuse. Il est temps que je te quitte pour garder mon bien le plus précieux, ma liberté. Je refuse de m'attacher à qui que ce soit !

J'avais fait appel à toutes les ressources de mon amitié pour le sortir de l'état dépressif consécutif à la rupture et pour l'aider à oublier une femme qu'il avait espéré *sauver* parce qu'il croyait à la fusion possible des êtres, grâce à un amour sublimé par la grâce divine. Il me disait qu'il s'était trompé, que cette fusion était illusoire, que Paola ne pouvait être sauvée d'elle-même et de cette fuite en avant qui la conduisait dans une impasse.

– *Mais pourquoi crois-tu qu'elle a besoin d'être sauvée ? Sauvée de quoi ?*

– *Dans cette recherche enfiévrée de partenaires, consommés d'une manière si réductrice qu'elle appauvrit son être même et celui des autres, elle court un danger, celui de se retrouver un jour réduite à néant. Le principe de mort est descendu dans ses entrailles ; je crois qu'elle est en quête d'absolu mais qu'elle s'est trompée de voie. La morale de la quantité est d'abord source d'ivresse, celle du toujours plus : son charme et sa beauté lui donnent l'illusion de pouvoir agir ainsi, sans conséquences tragiques ; mais elle s'épuise à rechercher l'euphorie de l'expérience première. Le vide affectif va un jour la faire tomber de haut. Elle refuse d'admettre que l'expérience du multiple, dans la dispersion du Moi, conduit à une perte d'identité. De toute façon, on ne peut pas atteindre le tout absolu par l'expérience, surtout par une expérience de ce type, parce que l'absolu de toute expérience possible, n'est pas lui-même une expérience...*

– *Je n'ai pas tout compris, tu es plus philosophe que moi !*

– Ce n'est pas moi qui suis philosophe, c'est Kant !

– *Mais j'ai tout de même compris qu'elle court un risque grave, celui du morcellement de son identité et de la solitude qui l'accompagne.*

Ce fut au cours de cette période tourmentée, pour lui mais aussi pour moi, tant je me sentais impuissant devant sa souffrance, que je l'entendis dire pour la première fois : *il manque un doigt dans la main de Dieu.*

De la part d'un croyant aussi fervent que lui, la remarque était étonnante ; je lui dis mon étonnement et aussi mon inquiétude. Il me répondit qu'il ne fallait pas m'inquiéter :

– *En matière de foi, l'expression du doute est souvent une prière ; cela dit, tu avais raison : cette femme est dangereuse pour elle-même et pour les autres. J'aurais dû faire comme toi, refuser cette parodie d'amour mais j'étais persuadé que je pouvais la changer. J'ai péché par orgueil et la grâce de Dieu m'a manqué.*

Aujourd'hui encore, quand je me mets à douter que la cité puisse ressusciter, en étant elle-même tout en étant une autre, je me rappelle les mots de Jorge : *en matière de foi, l'expression du doute est souvent une prière.*

On se promenait souvent, lui et moi, sur les rives du Nyaraganga ; on y croisait parfois Madame de Vries et Guy de Maupassant qui se tenaient par le bras et qu'on prenait plaisir à regarder et à saluer : elle plus que lui, parce qu'elle souriait avec coquetterie à tous et à toutes. Après leur rupture, Guy lui envoya une très belle lettre que la presse du cœur reproduirait bien des années plus tard, quand l'un et l'autre auraient disparu à jamais :

Adieu, madame. Vous rappelez-vous ma première lettre ? Je vous disais adieu aussi ; mais je ne suis pas parti. Comme j'ai eu tort !... Les hommes comme moi ne devraient jamais rencontrer des femmes comme vous. Si j'étais un artiste et si mes émotions pouvaient être exprimées de manière à m'en soulager, vous m'auriez peut-être donné du talent ; mais je ne suis qu'un pauvre garçon en qui est entré, avec mon amour pour vous, une atroce et intolérable détresse. Quand je vous ai rencontrée, je ne me serais pas cru capable de sentir et de souffrir de cette façon. Une autre, à votre place, aurait versé en mon cœur une allégresse divine en le faisant vivre. Mais vous n'avez fait que le torturer. C'est malgré vous, je le sais ; je ne vous reproche rien et je ne vous en veux pas... Oui, vous consentez, vous m'acceptez, et vous m'offrez même un paisible et raisonnable bonheur dont je devrais vous remercier à genoux toute ma vie. Mais je n'en veux pas. Ah ! Quel amour, horrible et torturant, celui qui demande sans cesse l'aumône d'une chaude parole ou d'une caresse émue, et qui ne la reçoit jamais ! Mon cœur est vide comme le ventre d'un mendiant qui courut longtemps, la main tendue, derrière vous... Je m'en vais misérable et pauvre, pauvre de votre tendresse, dont quelques miettes m'auraient sauvé. Je n'ai plus rien au monde qu'une pensée cruelle attachée à moi et qu'il faut tuer. C'est ce que je vais essayer de faire.

Adieu, madame. Pardon, merci, pardon. Ce soir encore, je vous aime de toute mon âme. Adieu, madame.

Dans les conversations que nous avons, Jorge et moi, parce que je le forçais à parler, il me racontait en détail ce qu'il avait vécu avec Paola. La première fois qu'il avait accepté un rendez-vous sur la plage, en sachant qu'il ne serait pas le seul concerné, il était bien décidé à ne pas se laisser faire. Il ne devait pas céder aux caprices d'une femme castratrice qui n'avait même pas conscience de l'être ; il devait l'amener à communiquer et à

désirer autre chose qu'un rapport réduit au simple contact de deux épidermes.

Quand elle voulut le repousser pour aller prendre sa douche, avant de recevoir un nouveau partenaire, il se mit à lui parler comme on parle à un enfant pour le dissuader de faire une bêtise, tout en la maintenant fermement allongée sur le sable. Elle continuait à garder obstinément le silence mais ne cherchait plus à se dégager et avait cessé de s'agiter, peut-être par simple curiosité de ce qui allait suivre. L'effet de surprise permit à Jorge de rester enfoncé en elle assez longtemps pour la faire jouir plusieurs fois, tout en maîtrisant lui-même son propre désir. Il attendit que le corps de Paola s'abandonnât aux vagues de ses jouissances successives jusqu'à manifester une lassitude heureuse, puis il la retourna tout doucement sur le ventre ; sans opposer la moindre résistance, elle lui signifia son consentement par le simple geste de prendre un grand pagne vert et rouge, puis de le glisser sous son ventre pour protéger du sable son vagin inondé et grand ouvert. Quand elle comprit de quelle manière il voulait la pénétrer, elle ouvrit enfin la bouche pour lui demander de ne pas lui faire mal : *elle acceptait la sodomie pour la première fois*. Il y avait de quoi être étonné, étant donné une réputation qu'elle-même avait contribué à forger par des allusions grivoises ; Jorge se souvenait du jour où elle était restée debout dans l'amphi et des excuses qu'elle avait fournies au professeur en disant *qu'elle avait mal aux fesses*. Surpris, il se dit que ce jour-là, dans l'amphi, elle avait peut-être cédé à son goût de la provocation : quelle raison aurait-elle de lui mentir maintenant puisque de toute façon il n'allait pas tarder à savoir la vérité ? Il fut donc attentif à ne pas la brusquer ; il prit un tube de crème solaire dans le sac de Paola, mit un peu de crème sur elle et fut étonné de constater la facilité avec laquelle il enfonça d'abord un doigt, puis deux. Quand il s'allongea sur elle pour une pénétration, troublé à l'extrême par la cambrure de ses reins, quand il s'introduisit en elle avec précaution malgré l'excitation qu'il ressentait, il eut alors la certitude qu'elle lui mentait et que le passage avait été largement ouvert par d'autres que lui. Cette certitude lui fit perdre un peu de sa retenue ; il s'enfonça aussi profondément que possible dans ce champ labouré depuis longtemps, tout en glissant ses doigts dans la fente avant, mouillée comme un tapis de mousse près d'une fontaine. Malgré la fatigue, le corps de Paola commença